

Fabien Lecoœuvre

Vous obtenez votre bac à 15 ans. Très vite, vous intégrez la Chambre du Commerce de Paris en devenant présentateur d'un JT interne...

A l'époque, il y avait une élection pour être délégué de classe et puis il y avait le super délégué qui était également élu par tous les autres délégués de ce lycée et le grand gagnant avait la douloureuse tâche de présenter le journal télévisé interne de la chambre de commerce. Et, il n'y avait pas encore tous les réseaux télévisuels que l'on connaît aujourd'hui mais entre les grandes métropoles de France, des informations circulaient. Avec un circuit de télévision interne, on enregistrerait une émission qui était diffusée

après dans toutes les chambres de commerce en interne. C'était des émissions avec beaucoup de chiffres, de données etc (CAC40, PIB etc...). Et puis, j'ai reçu un jour Line Renaud qui avait besoin des comités d'entreprise à travers la chambre de commerce de Paris. Et un peu plus tard, pour me remercier, elle m'a invité.

Les choses vont très vite par la suite. Vous devenez attaché de presse en maison de disques après avoir fait plusieurs rencontres au sein de la chambre

de commerce. Etiez-vous passionné de musique, de médias à l'époque ?

Pas plus que cela. Je me destinais à faire de la gestion d'entreprise. C'était ma formation à la base avec deux ans de fiscalité que j'avais commencés. Et puis, j'ai mal tourné puisque finalement,

j'avais cette vocation qui était plus forte pour les relations publiques. A l'époque ce terme n'existait pas. On parlait de manager, d'impresario. « Attaché de presse », c'était un mot extrêmement

avant-gardiste. Je pense que j'étais assez doué pour les relations publiques, pour faire rencontrer des gens entre eux etc.

Quels étaient vos premiers « poulains » ?

J'étais attaché de presse en maison de disques donc en fait, je travaillais sur les dossiers qu'on voulait bien me donner. J'ai commencé avec Karen Chéryl qui à l'époque était numéro 1 des ventes avec France Gall, Julien Clerc et Sardou. C'était une grosse vendeuse de disques en France entre 1978 et 1982. Ensuite, j'ai travaillé pour des gens divers et variés comme Demis Roussos, Ricchi et Poveri, Jean-Luc Lahaye,

Douchka...Il y a des disques qui ont duré un été. D'autres ont fait des petites carrières et après, j'ai voulu voler de mes propres ailes.

La naissance du TOP50 en 1984 a accéléré le phénomène ?

Oui parce que d'un seul coup, on ne se



base plus sur le copinage pour le classement radio donc ce n'est plus l'effet du relationnel mais l'effet des ventes. Donc ça change et ça perturbe considérablement l'horizon d'un métier. D'un seul coup sur les chiffres réels. Non pas les chiffres vendus mais les chiffres commandés, comme chacun le sait. Ça a remis les choses à leur place réellement. Certains soit-disant « gros vendeurs » de disques n'étaient plus dans le TOP. D'un seul coup, ne figuraient au TOP 50 que les vrais disques qui étaient commandés régulièrement en centrales d'achat. C'était un véritable ras de marée. D'ailleurs, à l'époque, c'était très contesté.

Comment définissez-vous les époques de la musique. En 70 : c'était le petit coup de folie. On avait à l'époque le Directeur de production qui était très proche de ses artistes et qui croyait fortement en eux. Maintenant, on parle plus de produits. Comment définissez-vous la période intermédiaire : les années 80 ?

L'argent ! Je pense que l'argent a à la fois été extraordinaire pour notre système et ça a pourri en même temps notre système !

Ce qui veut dire qu'on peut regretter les années 70 ?

Moi, je ne regrette rien. La seule chose que je trouve dommage c'est le discours que tenaient les radios FM en 1982. C'était un très bon discours « on est des radios libres. Personne ne nous contredira. On programmera qui on a envie ». A l'époque, il n'y avait pas forcément de programmation, de publicités et elles étaient indépendantes. Puis, très vite, on s'est rendu compte qu'elles ont été obligées d'entrer dans le système pour durer. Ce n'est pas de leur faute parce qu'on s'est aperçu que c'est la publicité qui a régi tout cela.

Donc, elles ont été obligées de se structurer et d'entrer dans le système comme les autres. D'ailleurs, lorsque vous réécoutez les interviews de directeurs en 82, le discours n'était pas du tout le même qu'aujourd'hui. Ils étaient à l'époque dans une révolution musicale. Ce qui a été extraordinaire pour notre paysage audiovisuel car de nombreux artistes sont nés de cette révolution musicale. Mais aujourd'hui, vous vous apercevez que le Groupe NRJ a la même politique que RTL dans les années 70. C'est amusant parce

« Je ne suis absolument pas un artiste. Je suis plutôt un enchanteur. J'essaie de rendre la vie plus belle. »

que le discours est devenu le contraire de ce qu'ils annonçaient en fait ! Tant mieux parce que tout cela est passé en douceur, personne n'a contesté et puis on doit beaucoup aux radios FM. On doit à NRJ de grands talents qui sont nés de ces radios. Heureusement parce que je pense qu'il y avait un vrai problème de place avec les radios périphériques avant 1982. Il n'y avait pas suffisamment d'artistes qui pouvaient exister à travers la radio. Grâce à la FM, tout a explosé !

Vous ne regrettez pas de voir des radios ultra-formatées avec chacune son créneau ?

On ne peut pas lutter contre le temps. Il ne faut jamais rien regretter. Aujourd'hui, c'est le temps qui avance et qui positionne les choses et on ne peut pas aller contre. Je me méfie toujours des gens qui regrettent le temps d'hier. Je pense qu'il ne faut jamais se retourner sur ce qui a été vrai hier par rapport à aujourd'hui. On peut simplement se désoler aujourd'hui quand même de l'emprise du marketing et de l'argent sur une démarche artistique. Mais, je dois ajouter que ce n'est pas parce que vous êtes dans une époque de marketing qu'il n'y a pas non plus de très bonnes démarches artistiques à côté.

Ce n'est pas incompatible. On peut simplement observer que l'on est vraiment dans une époque de marketing absolu qui dirige finalement à tort ou à raison – trop parfois – les influences, les courants musicaux et la création.

En 1992, votre expérience et votre réussite vous conduisent à créer votre propre entreprise de communication. C'est un nouveau tournant pour vous parce qu'à l'époque, il n'y avait pas que des vedettes de la chanson qui venaient vous voir...

Des politiques, des acteurs car il y avait beaucoup d'événementiels. Amnesty interna-

tional, des remises de Légion d'honneur à l'Élysée, l'arbre de Noël du Président de la République, des lancements d'albums, des soirées TOP50, des sorties de films Walt Disney, un livre sur Woodstock, la biographie de Polnareff... Difficile de faire un inventaire.

On dit que François Mitterrand était très attaché à vous ?

La légende veut dire ça. J'ai déjeuné 4 ou 5 fois avec le Président Mitterrand. Je ne sais pas s'il était attaché mais je l'amusais. Il me l'a confié lui-même d'ailleurs. Je l'amusais parce que je racontais tout un tas d'anecdotes sur le métier du show-biz. Et, il voulait savoir et il adorait répéter mes potins.

Ce n'était pas gênant pour vous de raconter ces petites histoires ?

Je raconte toujours les histoires en protégeant les gens et sous une forme juridique acceptable. Comme je le fais encore aujourd'hui à la radio. Ce n'est jamais péjoratif pour la personne. Je protège toujours les gens quand je raconte une histoire qui peut être à leur défaveur. C'est peut être pour cette raison que la radio et la télé font souvent

appel à moi. Je croise souvent les artistes et je n'ai jamais eu un artiste qui m'a fait un procès ou qui m'a reproché des propos parce que je suis toujours respectueux et j'y attache une importance primordiale. J'essaie de ne jamais porter atteinte à leur vie privée. Etre raconteur d'histoires, c'est un métier pour moi. Il faut toujours protéger le héros ou l'acteur de l'histoire dans la narration. J'ai des maîtres comme Pierre Bellemare ou Jean-Claude Brialy.

La télé a souvent fait appel à vous en tant que consultant...

Consultant et acteur dans certains cas ou utilisant mon vécu. J'ai eu cette chance de commencer mon métier très tôt à 17 ans et demi donc j'ai croisé énormément d'artistes et de personnalités. Donc, je pense que la télé et la radio ont dû se rendre compte de la crédibilité que j'avais quand je raconte les histoires. C'est ce qui fait la différence avec d'autres gens qui font la même chose que moi mais qui ne font que rapporter ce qu'ils ont lu ou ce qu'on a pu leur répéter.

Pourquoi la radio a attendu si longtemps pour vous proposer une place régulière comme l'a fait Rire et Chansons ?

Je ne sais pas. J'ai toujours été un homme de l'ombre qui s'est trouvé dans la lumière il y a à peu près cinq ans. Très curieusement, j'ai commencé ma carrière radio/télé il y a cinq ans. Je dois ces débuts à Dominique Cantien et je le dois en radio à Denis Rostagnat, le baron, Directeur d'antenne de Rire et Chansons. A la radio, j'intervenais il y a 4 ans dans l'émission des Chevaliers du Fiel. J'y racontais des potins comme je pouvais le faire habituellement dans des dîners. Je suis donc arrivé à l'antenne. Denis Rostagnat m'a fait confiance pour la forme juridique parce que c'est très dangereux quand on balance des infos sur une antenne. J'ai ensuite été co-producteur et chroniqueur des « peopleries » avec Nicolas Deuil et Cyril Hanouna. A la télé, j'ai beaucoup par-

ticipé aux hommages de Claude François, j'ai fait des chroniques dans une émission qui s'appelait « plein soleil » sur France 2 pendant un été, j'ai raconté des histoires dans des émissions de Frédérique Bedos sur France 2, j'ai travaillé sur les « grands classements » avec Laurent Boyer sur M6, j'ai co-présenté des émissions avec Ness, j'ai beaucoup passé chez Julien Courbet et j'interviens beaucoup dans « Le droit de savoir » sur TF1, Mireille Dumas fait également souvent appel à moi pour ressituer les histoires dans la chronologie et dans le biographie d'un artiste. Marc Olivier Fogiel fait également souvent appel à mes services. Actuellement, je suis aux côtés de Patrick Sébastien dans « les années bonheur » une fois par mois sur France2 à 20h50, et trois fois par semaine de 12h30 à 13h sur France Bleu dans l'émission « tous ensemble » de Patrick Sabatier.

Vous êtes le raconteur d'histoires des stars...

Ce nouveau rôle depuis cinq ans c'est la télévision qui l'a créée. C'est un vieux rôle à la télévision qui était là dans les années 50 mais qui est redevenu à la mode depuis 5 ans. Il y a plein de gens comme moi mais je suis peut être le plus sollicité actuellement. J'ai une certaine mémoire, j'ai une manière de raconter les choses, mes infos sont vérifiées donc des grands journalistes me font confiance. Et ce sont les livres qui m'ont amené à la narration à la télévision parce que je suis auteur de 38 livres depuis une quinzaine d'années. (Claude François, Renaud, Balavoine, Polnareff, les années PODIUM, le rock n'roll, Elvis...). A la radio, je pense qu'on est conscient également que les conteurs d'histoires font de l'audience. Vous amenez un fond dans un dossier. Il y a des informations superficielles et légères mais je crois qu'une bonne partie de la France s'intéresse à ces infos !

Comment glanez-vous toutes ces indiscretions sur les stars ?

Je ne dévoile jamais mes sources et j'ai l'un des meilleurs carnets de téléphone de Paris et puis, je sors très régulièrement.

Vous fréquentez le monde de la nuit ?

Très peu car je ne bois aucune goutte d'alcool et je ne fume pas. Donc, je suis très mal la nuit. Les soirées, je déteste mais je suis obligé d'en faire par obligations professionnelles. Tout le monde est très flatté que je parle des gens. A commencer par les artistes ! Il n'y a rien de plus dangereux quand on ne parle plus de vous. C'est le principe du journal VOICI. C'est le journal le plus critiqué mais les artistes sont très inquiets quand ils n'ont pas leur photo dans le journal. Ça veut dire qu'ils n'existent plus.

Est-ce que le journal VOICI vous appelle parfois ?

Non. Je n'ai aucun contact ni rapport avec VOICI ni aucun autre journal. D'ailleurs, très souvent j'ai soupçonné des titres comme VOICI, CLOSER ou PUBLIC d'écouter les « Peopleries » parce que certaines informations que je donnais se retrouvaient dans leurs pages une semaine ou quinze jours plus tard.

Un moment que vous n'êtes pas prêt d'oublier avec une star ?

Il y a un moment qui m'a traumatisé dans ma carrière professionnelle. Le 19 décembre 1985, j'ai manqué un avion. Je rentrais de Genève pour Walt-Disney où je venais de faire la promo du film « Taran, le chaudron magique ». On a manqué l'avion avec Daniel Balavoine qui lui était parti faire la promotion de son album « L'aziza ». Et, on s'est replié sur le tgv et pendant 3h15, Daniel m'a parlé de lui, de ses soucis, il s'était fâché avec la moitié des gens du métier etc... Il me raconte tout son côté rebelle. Et quand on s'est quitté gare de Lyon, on s'est promis de se revoir plus



tard. Le destin est celui que l'on connaît : il a perdu la vie le 14 janvier 1986 donc 3 semaines après ce voyage en train que j'ai fait avec lui. Et j'ai repensé à tout ce qu'il m'avait dit et j'ai le souvenir d'une phrase « Tu ne me verras jamais dans Télé Star parce que je suis fâché avec le rédacteur en chef de l'époque ». Il disparaît et 15 jours après je vois la couv' de Télé Star avec Daniel Balavoine. Ce moment d'exception que j'ai vécu avec lui a pris une autre dimension le jour de sa disparition ne serait ce que sur le contenu de ses propos que sur son personnage. C'est un grand moment !

Selon vous, quelle est aujourd'hui LA star française ?

Polnareff incontestablement. C'est un vrai génie. Son œuvre musicale repose sur moins de 200 chansons. C'est une carrière de 40 années. C'est un type qui a ce rayonnement incroyable malgré cette interruption de carrière. Il a toujours ce même rayonnement en radio. Il inspire beaucoup de nouvelles générations d'artistes. C'est le plus pop'n'roll de sa génération. Il a inventé le pop'n'roll en France. C'est le dernier génie français. J'associe le mot star à génie. Il est beau, intelligent et talentueux. Que demander de plus ?

Que pensez-vous de la star-academy ?

Je suis « pour ». Je trouve ça génial. C'est «le jeu de la chance» des années 60 modernisé avec plus de marketing. Ça fait naître des talents. Ça

concerne 10 ou 11 millions de personnes pour chaque prime-time...

Ce n'est pas pour cela qu'on est obligé d'en dire du bien ?

Pas du tout parce qu'heureusement que tout le monde n'aime pas la même chose. Je respecte autant les 1 million d'albums de 2BE3 que le million d'albums de Francis Cabrel. Il n'y a pas de mauvais chanteurs. Il y a des publics différents. Et dans la star-academy, ce sont des talents qui ont un public différent. Certes, c'est un public qui agace certaines personnes de ce métier. On ne peut pas leur en vouloir. Il ne faut pas comparer ce qui n'est pas comparable.

On ne peut pas parler de vous sans évoquer Claude François...

Claude et Marc François, ses enfants qui ont réanimé les disques Flèche puisque la société depuis la disparition de leur papa, ont fait appel à mon entreprise pour gérer la communication et le développement de la carrière posthume de leur papa. C'est une grosse mission puisque Claude François à l'époque où j'ai commencé à m'en occuper n'avait pas les lettres d'or qu'il a aujourd'hui. J'ai commencé à travailler avec ses enfants en 1992. Il n'y a pas eu un nuage dans notre collaboration depuis 14 ans.

Le phénomène Cloclo reste omniprésent ?

Totalement. C'est un des rares artistes qui renouvellent la génération tous les 7 ans si on considère qu'une génération musicale dure 7 ans. Claude François a un répertoire de 300 chansons avec 60 tubes en 16 ans de carrière. C'est exceptionnel !

Comment gérez-vous votre temps ?

J'ai une entreprise avec 6 collaborateurs. Je commence mes journées à 7h le matin et je termine à 23h. Je dors 4 ou 5h. Ce qui me permet d'écrire et de gérer les entreprises et d'être secondé

par des gens précieux qui me permettent d'avancer et de faire autant de choses. Pour Claude François, il y a des « saisons » et donc, s'il y a un album, un livre ou un dvd à défendre, on travaille dessus plusieurs mois avant et après.

Vous considérez-vous plus comme un homme d'affaires ou un artiste ?

Je ne suis absolument pas un artiste. Je connais trop les artistes pour être artiste. Je connais tous leurs défauts, leurs artifices, leurs douleurs, leurs souffrances. C'est terrible. Les artistes sont des gens qu'il ne faut jamais envier. Le regard de la société est complètement faussé. Ce sont des gens malheureux qui masquent leurs malheurs. Un artiste confirme une souffrance. C'est un cri un artiste. Moi, je ne sais pas crier. Je souffre en silence. Je ne suis pas non plus un homme d'affaires. Je suis plutôt un enchanteur. Je rends les choses plus belles, plus racontables. C'est mon métier d'être enchanteur. La plus belle histoire reste à écrire pour moi...J'essaie de rendre la vie plus belle. Vous ne m'entendez jamais me plaindre. Même la veille de ma mort, je ne me plaindrai pas je suis sûr !

Vos projets ?

Je prépare actuellement un dictionnaire de la chanson française aux éditions Flammarion. Je travaille également sur le livre du 30ème anniversaire de la disparition de Claude François chez Albin Michel. En ce qui concerne la communication je gère toujours l'image et la promotion de Sylvie Joly, Chantal Goya, Isabelle Aubret et le spectacle «Age tendre et têtes de bois» dont le dvd vient d'être double dvd de platine chez Sony Music.

Propos recueillis par Mickael ROIX.

Photos : Jordan Mangon.